

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Lettres

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40552ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1979). Lettres. *Lettres québécoises*, (16), 67–67.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Lettres

L.Q. reproduit avec plaisir cette lettre adressée à J.-C. Rinfret à cause des suggestions intéressantes de l'auteur —

Touraine, 9 septembre 1979

M Jean-Claude Rinfret,
Radio-Canada

Monsieur,

Je félicite Radio-Canada, radio et télévision pour le temps d'antenne qu'ils consacrent à la littérature québécoise. Malheureusement, je crois que c'est trop peu, surtout à la télévision.

Quand je pense au temps d'antenne consacré à la politique, aux sports et aux divertissements autant dire que la littérature est complètement absente du projet de la Société d'État. Je sais que la littérature n'a pas le spectaculaire du sport ou du music hall et qu'elle ne fait pas l'événement comme la scène politique. Je ne demande pas nécessairement que l'on consacre des heures d'antennes à notre littérature, ce serait trop beau !

Mais voici quelques suggestions pour améliorer l'implication de Radio-Canada dans le domaine culturel et littéraire. Pourquoi ne pas annoncer les principaux prix littéraires québécois dans le cadre des nouvelles quotidiennes ? Vous le faites bien pour les prix littéraires français. Pourquoi ne pas consacrer davantage d'émissions à nos écrivains dans le cadre des Beaux Dimanches ? Si j'ai bonne mémoire, dans les six dernières années, nous n'avons eu que trois émissions : une sur Anne Hébert, une sur Félix-Antoine Savard et une autre sur Ferron. Une à tous les deux ans, ce n'est pas une moyenne extraordinaire. Pourquoi pas une émission de chroniques littéraires une fois par mois par exemple ? Il y a bien des émissions consacrées à la science. Pourquoi pas un quizz sur notre littérature, genre Tous pour un ? Pourquoi ne pas adapter à la télévision des romans québécois ? Les Français et les Américains sont en train d'adapter plusieurs oeuvres : Molière, Balzac, Zola, Rolland, Bernardin de St-Pierre, Roots, les Jordache, Holocauste et j'en passe et j'en passe.

Je suis certain que vous pourriez trouver encore de multiples façons de rendre la littérature québécoise intéressante pour les téléspectateurs. Un sondage auprès des écrivains pourrait vous réserver des surprises.

Veillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

Normand Rousseau

61 rue Lourdes
Touraine Québec J8T 4M3

Montréal, le 4 octobre 1979

Monsieur Thério,

Je voudrais ici protester contre l'article de Pierre Berthiaume, paru dans votre dernier numéro, dont le prétexte était L'Emprise de Gaétan Brulotte (Prix Cliche 79). P.B. n'a pas produit un compte rendu juste de ce roman parce qu'il a fait tout simplement de la projection : il a plus parlé de lui que du livre. S'il n'a vu dans cette histoire troublante que froideur, c'est bien parce qu'il l'y a mise lui-même. Il a fourni une lecture glacée, sans sensibilité aucune à cette sensualité de l'écriture pourtant si évidente dans l'Emprise. Pour dire, à son insu, son refus de cette chaleur charnelle, P.B. a adopté le ton de l'observation clinique et l'accumulation de notes en bas de page de manière à tenter de créer une illusion de scientificité, illusion qui cependant ne peut tromper le lecteur averti, et cela d'autant moins que cette objectivité simulée s'accommode très bien chez P.B. du préjugé (cf son agressivité face aux enseignants).

Le refoulement du critique se manifeste aussi dans le refroidissement (par le ridicule et la dénégation) qu'il essaie de faire subir à cette jouissance de langage qu'est le néologisme (et le mot mutique qu'il cite en exemple n'en est pas un) ainsi qu'au jeu de la lettre B, graphisme hypersexualisé dans le texte (et cette sexualisation du B a dû gêner beaucoup P.B., lui dont le patronyme, fâcheux hasard, commence justement par cette initiale).

Cet article finalement, d'ailleurs fort mal écrit (ce qui nous révèle combien ce critique est coupé du plaisir de l'écriture) aura eu au moins le mérite de nous présenter ce chroniqueur comme un pur, tels ceux qui se défendent de certains textes trop engageants en les qualifiant d'ennuyeux — ainsi en fut-il longtemps de l'oeuvre de Sade — ou en n'y voyant qu'exercice d'intellectuel réservé à une élite. Et à ce sujet, il faudrait écouter plutôt des témoignages plus vivants : L'Emprise est lue, en effet, avec passion par des étudiants de niveau collégial (du secteur professionnel en plus). Comment ça se fait ? Eh bien précisément parce que ce ne sont pas des intellectuels froids.

Roland Prudhomme

Roland Prudhomme
1420, Bernard
Outremont

Réponse :

Monsieur Prudhomme n'apprécie pas ma critique de L'Emprise : c'est son droit. Toutefois, je signale que je produis des preuves pour chacune de mes affirmations et que j'évite de personnaliser le débat, ce que ne fait pas M. Prudhomme. Enfin, c'est avec plaisir que j'apprends que les étudiants lisent le roman de Gaétan Brulotte : je ne sache pas avoir interdit la lecture de L'Emprise à qui que ce soit.

Pierre Berthiaume

